

Pattes de Mouches et Rats d'archives

Avant de se plonger dans la lecture et l'utilisation de ces courtes études, il importe d'en contextualiser l'écriture – et la mise en ligne –, tant la prise en compte de l'aspect diachronique de l'entreprise est nécessaire à leur claire intelligibilité. Pour approfondir le propos, une réflexion personnelle sur les bienfaits de l'écriture monographique en matière d'histoire des musiques traditionnelles & populaires clôt cette brève présentation.

Qu'on ne se méprenne pas sur les considérations quant au « bon usage » de ces textes. Il est bien sûr possible – et permis ! – de « grappiller » à travers cette récolte disparate au gré de son envie, de lire au hasard l'une de ces micro-histoires. La réception d'un objet culturel a toujours été en elle-même un objet d'étude pour les historiens : le « braconnage » des sociétés populaires dans la forêt des livres, chansons & musiques, l'usage en apparence dévoyé qu'elles peuvent en faire, est au cœur de l'intérêt qui m'a conduit à produire ce corpus. Donc que le lecteur fasse à son gré : lecture cursive, utilisation du moteur de recherche, il est libre ! N'avons-nous pas fait ainsi dans le maquis des musiques traditionnelles, depuis des années ?

Tous les deux mois, *Trad Mag'* dans ma boîte aux lettres

L'apparition de *Trad Magazine* en novembre 1988 bouscule le Landerneau des musiques traditionnelles : né de la fusion de trois fanzines par trop confidentiels, cette revue bimestrielle a l'ambition d'être le média national qui manquait. C'est le cas, jusqu'à juillet 2017. En quasiment trente ans, les mentalités évoluent, l'implication militante des débuts s'amenuise, l'économie de la musique (et la mode !) change, les normes éditoriales mutent, le numérique apparaît. Que Philippe Krümm et Roland Delassus, initiateurs et animateurs de cette entreprise – ainsi que leurs collaborateurs, occasionnels ou réguliers –, en soient remerciés comme ils le méritent.

Embarqué dans le premier numéro pour un article à vocation plutôt historique – j'y évoque le personnage du marquis Joseph de Beaucaire (1807-1879), veneur, sonneur de trompe et cornemuseux bourbonnais –, je suis à nouveau sollicité par Philippe Krümm en 1995 pour y tenir une chronique régulière, centrée autour de mes recherches en archives. L'engagement est le suivant : une fois l'an, je fournis six livraisons, pour garantir la continuité de la rubrique à travers les numéros de l'année à venir. À l'époque, je suis « chercheur par curiosité » et lecteur régulier de revues généalogiques : je dévore les articles ayant trait à la paléographie, tant les difficultés de déchiffrement des manuscrits anciens sont l'écueil dominant pour le débutant. Aussi les « Pattes de Mouches et rats d'Archives » adoptent dès le départ la trilogie qui ne les a plus quittés : reproduction d'un document « brut », sa transcription, et les questions qu'il pose. Le tout sous-tendu par deux volontés, le sérieux et la légèreté.

L'initiale volonté ludique – *Pouvez-vous lire ce document ?* – atteint bien vite ses limites, vu l'espace non extensible à l'infini dont dispose la chronique : le fac-simile est réduit, souvent à la taille d'une vignette, et n'est plus qu'une illustration, l'essentiel étant que tout tienne en une page. Passé un initial agacement logique contre les maquettistes, le parti est pris : on ne touche pas à la trilogie, mais l'intérêt est mis sur le fait qu'une source d'archive pose plus de questions qu'elle n'en résout. La volonté de sérieux, associée à la relative austérité des sources présentées – en opposition à l'aspect de plus en plus superficiel pris par nombre de démarches musicales présentées en quadrichromie dans la revue – est tempérée, autant que faire se peut, par un ton badin qui m'est cher. D'ailleurs, la relecture des livraisons bimestrielles lors de leur parution, parfois quasiment un an après leur rédaction, est toujours un moment plaisant : certaines chutes – ironiques, décalées ou primesautières – ont été oubliées dans l'intervalle. Il est toujours agréable d'être un lecteur ravi de sa propre prose...

Évidemment, ces 139 chroniques étalées sur une vingtaine d'années ne représentent pas une masse homogène : au fil des ans les problématiques s'affirment et s'affinent, liées à mes lectures, mes trouvailles et aux publications nouvelles. Mon insertion dans un cursus universitaire à partir de 1999 fait que l'approfondissement de certains de mes questionnements risquait de m'éloigner du lectorat de *Trad Magazine*. Les « Pattes de Mouches et rats d'Archives » ayant une vocation vulgarisatrice, j'espère avoir su garder la proximité nécessaire pour que l'entreprise atteigne son but.

Les pattes de mouches en ligne !

Voilà, en l'an 2017 *Trad Magazine* est mort, et hélas bien mort. Les sollicitations à publier « Pattes de Mouches et rats d'Archives » n'ont pas tardé, nombreuses. Émanant presque toutes d'ami(e)s impliqué(e)s dans la recherche, elles m'ont fait redouter qu'un « gros bouquin » de plus ne serve qu'à prendre la poussière sur un rayonnage, et ne se vende guère mieux qu'une housse de cathédrale. Autant opter pour une mise en ligne, qui offre plusieurs avantages :

- Pas de lourde mise de fonds, ni de recherche d'éditeur ou de circuit de distribution, je dispose du « réseau AMTA » sous l'égide duquel, via la mention « C.D.M.D.T.03 », je me suis toujours placé ;
- Je demeure maître de la forme au plus près de la publication ;
- Le corpus n'est pas clos. Je puis toujours produire, au gré de mes envies et de mes découvertes, de nouvelles « Pattes de Mouches et rats d'Archives » ;
- Il est possible d'interroger – par le moyen d'un moteur de recherche – le corpus à partir de mots-clés. Il demeure disponible et ouvert à d'autres chercheurs ;
- Le Web est l'un des tueurs de *Trad Magazine*, qu'il essaie donc de se faire pardonner en ressuscitant les « Pattes de Mouches et rats d'Archives » !

Une réflexion formelle est nécessaire face à des écrits vieux de 20 ans. Puis-je encore les assumer ? N'ai-je pas écrit des âneries, des erreurs, fait des oublis coupables ? Comment – et faut-il – leur intégrer des découvertes récentes ? En bref, dois-je les réécrire, en produire une nouvelle version, propre à la mise en ligne ? Une longue réflexion, depuis l'été 2017, m'a amené au protocole de publication suivant :

- Chaque livraison reste au plus près de l'original. Seulement deux types de corrections sont admis : orthographiques (j'ignore l'usage du correcteur lors des premières publications – en fait je découvre alors le traitement de texte !), et la mention rigoureuse de la cote d'archive utilisée (au début l'indication de la provenance est parfois plus que superficielle). Cette volonté de ne pas réécrire se manifeste en particulier par le maintien des deux chroniques (à quinze années d'écart !) où est commentée la même source, seul « raté » de la sorte ;
- Autre nouveauté : chaque chronique est titrée, dans le but d'obtenir une table des matières attrayante ;
- Toutes les chroniques sont datées, en indiquant précisément l'époque de leur publication ;
- La trilogie initiale (reproduction/transcription/questions induites) est respectée, à l'aune du format A4, et le fac-simile est présenté à la taille maximale possible ;
- Si une chronique mérite un commentaire, pour rectifier, préciser, ou indiquer des développements ultérieurs, celui-ci est clairement séparé du texte original à l'aide d'un encadré à la typographie clairement différente ;
- Et pour ce faire, leur présentation sera uniformisée (titres, polices, mise en page, etc.). Le format PDF est choisi, pour faciliter le visionnage et l'impression par les lecteurs.

L'autre ajout consiste en l'indexation des « Pattes de Mouches et rats d'Archives ». L'idée est de faciliter la tâche des utilisateurs, au-delà d'une simple table des matières : autant guider celui qui ne recherche que des sources relatives au Nivernais, ou traitant seulement de cornemuse, par exemple. Les mots-clés sont de nature :

- Géographique : Bourbonnais, Berry...
- Temporelle : XVIIe, XVIIIe, Révolution, XIXe...
- Typologique : musique, danse, ou les deux.
- Instrumentale : cornemuse, vielle, chant...
- Archivistique : presse, acte notarié, état civil, justice, partition...
- Chorégraphique : bourrée/branle, contredanse, autre, non précisé...
- Autres mots-clés : concours vieilles & musettes, violence, célébration...

Suite à quelques judicieux conseils, le thésaurus est volontairement réduit. Obliger le lecteur à adopter les mêmes mots-clés que le rédacteur induit un biais méthodologique dans l'usage ultérieur des chroniques : cette indexation résulte de mes problématiques actuelles, bien malin qui pourrait prédire les questionnements à venir. C'est pour cela que la possibilité de recherche « plein texte » est disponible, que l'on ne s'en prive pas !

De l'intérêt d'une écriture monographique

Outre le plaisir de relire ces textes qui me sont chers, la surprise la plus grande vient de leur – relative – actualité : pour la plupart des sources, je dirai encore aujourd'hui quasiment la même chose, dans le volume réduit d'une chronique. D'ailleurs les encadrés accompagnant les mises en ligne sont plus tournés vers la contextualisation de ces publications que vers l'amendement des commentaires d'époque : la plupart du temps, une découverte d'archives rejoignait directement le dessus de la pile des « idées de pattes de mouches ». Ce qui se traduisait par une publication dans les deux années suivant leur exhumation.

La modestie volontaire du propos garantit finalement une espérance de vie assez longue à ces chroniques : situer la source, la contextualiser, expliciter les termes désuets ou spécifiques, autant de prérequis inévitables à toute réflexion historique. De plus, cela rend ces chroniques très accessibles, d'une lecture rapide ; oserai-je dire que mes lecteurs les plus fidèles les dévoraient aux toilettes ? Bref, c'est au prix de la concision que l'on atteint plus sûrement l'objectif de vulgarisation visé.

Ensuite, la connexion, le chaînage de plusieurs « Pattes de Mouches et rats d'Archives » repose sur des questionnements propres à chacun. Prenons par exemple les fameux « mots-clés » évoqués plus haut : en les utilisant, l'un pourra composer une mini-histoire des musiques traditionnelles en Berry, l'autre se focaliser sur les pratiques musicales populaires sous l'Ancien Régime. L'image du chaînage évoquée plus haut me semble plutôt pertinente : chaque livraison est un maillon, pouvant s'emboîter à d'autres. Si vous préférez les puzzles, c'est une autre métaphore recevable.

Nous quittons donc là la monographie pour élaborer des synthèses (géographiques, chronologiques, thématiques) et tout de suite l'immensité de la tâche nous frappe : où arrêter l'entreprise ? Des exemples pour illustrer ce propos :

- Croyez-vous qu'une entité administrative géographique puisse être pertinente ? Les musiciens s'arrêtent-ils à la frontière entre deux départements, deux cantons ? Une recherche entreprise à partir du dépouillement d'un recensement communal – *Écrivons l'histoire des musiciens de Châtel-de-Neuvre (Allier) en 1896* – a connu bien des vicissitudes quant à ses « bornes » : faut-il inclure les parents (ascendants ou descendants, également musiciens), mais résidant dans d'autres villages voisins ? Faut-il « suivre » ces instrumentistes lorsqu'ils déménagent ? Bref l'unité de lieu communale fut bien vite étendue au département, voire au-delà.
- De même pour une étude sur un seul instrument. Est-il vrai que la « mode » de la vielle a contribué à faire reculer la pratique de la cornemuse ? Ou sur une seule danse : lorsque l'on lit *bourrée* dans un document de l'époque révolutionnaire, est-on certain de comprendre ce qu'il signifie ?
- Plus généralement, toute recherche exclusivement centrée sur elle-même est vouée à l'échec. À quoi bon collectionner des contrats d'apprentissage de ménétriers, si on ne les compare pas à ceux établis pour d'autres métiers ? Le jeu d'un instrument est-il une profession comparable à d'autres ? Il faut donc recueillir, à titre de comparaison, des sources n'ayant rien à voir avec notre sujet.
- Idem pour le prix d'un instrument. Il ne prend un sens que si on le compare à la valeur des produits de première nécessité, puis au tarif d'instruments plus « savants ».

La fréquentation des cultures populaires pendant quelques dizaines d'années m'a enseigné qu'on ne les aborde vraiment que par des « vues en coupe » axées sur un sujet précis. Partielles, incomplètes, car reliées à tant d'autres problématiques connexes, chaque étude mène directement à la suivante. Ainsi va le fil des recherches. Le dépouillement d'un fonds d'archives – par exemple dans le domaine judiciaire – révèle des patronymes sur lesquels on peut ou non décider de « creuser », ou des lieux de danse dont la géographie pourrait justifier une étude, ou une période où la police des tapages nocturnes – et régulièrement musicaux – est plus appuyée. Cette arborescence des problématiques donne le vertige.

Et puis l'aspect trop lisse, trop léché, qu'ont certaines présentations du monde luxuriant des musiques populaires des siècles passés ne me satisfait pas : cette matière-là, ce n'est pas du marbre, froid et funéraire, mais du grès que l'on gratte sans fin, pour en recueillir des grains, des poussières. Et l'on est bien convaincu de ne pouvoir pas reconstituer le minéral originel, mais seulement s'en faire une idée.